

Québec français



La télévision scolaire au Québec

Gilles Larin and Guy Provost

Number 18, May 1975

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/56833ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Larin, G. & Provost, G. (1975). La télévision scolaire au Québec. *Québec français*, (18), 30–32.

LA TÉLÉVISION SCOLAIRE AU QUÉBEC

Il nous arrive encore de rencontrer des gens qui ignorent l'existence d'une télévision éducative au Québec. Pourtant, depuis novembre 1969, des centaines de milliers d'enfants suivent chaque jour des émissions télévisées qui s'inscrivent directement dans le cadre de leur programme scolaire. Avec les «Oraliens» et les «Centours de centour», la télévision est venue soutenir l'intervention pédagogique des maîtres impliqués dans l'enseignement au niveau élémentaire. Avec la télé-université, qui, selon des déclarations récentes de son directeur, va prendre de plus en plus d'essor au cours des années qui viennent, la télévision en tant qu'outil pédagogique, a fait un bond important. De plus en plus, surtout avec l'expansion que vient de connaître Radio-Québec, nous allons entendre parler de télévision éducative. Aussi, il serait important de jeter un coup d'oeil sur sa courte existence pour essayer d'évaluer la qualité de son produit et situer son impact dans le milieu de l'éducation.

LES ORALIENS

Si nous partons d'un cas précis et très caractéristique de ce que Radio-Québec a pu produire en tant qu'émission éducative, il nous semble pertinent de nous demander: «Que vaut la série d'émissions les «Oraliens»? Est-elle rentable pédagogiquement? Est-ce que l'enseignement du français s'est avéré plus efficace avec l'utilisation de la télévision dans la salle de classe? Ce sont là des questions auxquelles il n'est pas facile de répondre. Une démarche logique nous oblige à regarder d'abord les objectifs.

Les objectifs des «Oraliens» étaient d'enseigner la compréhension et l'utilisation spontanée de près de 3,000 mots; de faire acquérir les réflexes de la prononciation correcte par l'intermédiaire d'exemples vivants comme Francolin, Picabo, Kalinelle; de faire assimiler les structures les plus simples de la langue parlée,

comme l'interrogation, les accords des adjectifs, les flexions simples du verbe, les expressions très courantes¹.

Ces objectifs ont-ils été atteints? Personne ne le sait. En effet, bien que cette série soit diffusée depuis déjà 6 ans, aucune recherche sur la rentabilité d'une telle émission n'a été effectuée. Il est vrai que depuis deux ans, deux équipes, une de l'Université Laval et une autre de l'Université de Montréal, ont entrepris un travail systématique d'évaluation de cette émission. Il n'est pas trop tard mais il est étonnant qu'au cours des premières années de production et de diffusion, on ne se soit guère soucié d'effectuer les recherches et les analyses qui auraient permis d'ajuster constamment les productions à la réalisation des objectifs visés.

Cette insouciance contraste avec la démarche plus rigoureuse et plus «rentable» pratiquée par nos voisins américains dans une situation similaire.



Bande d'accompagnement des **Oraliens**. Les dessins sont de Pierre Dupras.

SESAME STREET

Il est devenu classique de parler de l'expérience américaine de «Sesame Street» dès qu'il est question de télévision éducative. Cela n'est pas sans raison. Lancée la même année que les «Oraliens», «Sesame Street» est devenue une émission internationale² connue et diffusée alors que les «Oraliens» en plus de n'être connus qu'au Québec, voient leur diffusion chaque année remise en question. Comment expliquer une telle réussite chez l'un et un succès si mitigé chez l'autre?

Notons d'abord qu'il ne nous semble pas que cela soit dû à une question d'investissement monétaire. En regardant ce qu'a obtenu la «Children Television Workshop» (CTW) pour produire «Sesame Street»³ et les budgets de la même époque accordés à Radio-Québec, en tenant compte aussi de l'ampleur de chacune des productions et du fait que les deux émissions en étaient en 1969, à leur première année de production et de diffusion, la conclusion est que, toutes proportions gardées, les producteurs des «Oraliens» ont joui d'une enveloppe monétaire aussi importante que ceux de «Sesame Street».

Les Américains, avant de se lancer dans l'aventure d'une telle série, ont pris le temps d'effectuer les études et les recherches nécessaires. Pour les «Oraliens», il semblerait que la précipitation imposée par la nécessité de produire à court terme pour justifier et faire connaître l'existence d'un organisme créé davantage pour répondre à un besoin d'ordre politique que pour combler une lacune, n'a guère favorisé l'éclosion de productions particulièrement réussies.

L'approche des Américains a aussi été beaucoup plus systématique. Constamment, l'émission était évaluée et les

productions en cours réajustées. Ce travail d'évaluation constante ne se faisait pas sur une grande échelle. Mlle Tricia Hayes, qui s'occupe actuellement de la recherche et qui est une des seules personnes qui travaillent sur le projet de «Sesame Street» depuis le début, nous disait récemment que toutes les évaluations à «Sesame Street» se faisaient, à l'exception d'une analyse plus approfondie effectuée par un organisme indépendant⁴, auprès de groupes de 20 à 200 enfants. Ces enfants, Mlle Hayes les appelle ses experts car c'est vraiment leur jugement qui compte au niveau de la production. Pour les «Oraliens», il n'y a pas eu ce dialogue constant entre les enfants et les créateurs, ce qui fait qu'après 6 ans d'existence on ne sait pas encore si ceux qu'on a voulu servir sont satisfaits et si vraiment les objectifs sont atteints.

Il ne faut pas croire non plus que les Américains aient une démarche très compliquée pour l'enseignement d'une lettre, d'un mot ou d'un chiffre. Sachant d'après les résultats des recherches publiées depuis plusieurs années⁵ que la meilleure critique pour créer des émissions pédagogiques est l'intérêt des enfants, ils se sont vite alignés sur une formule tout à fait adaptée à l'enfant qui aime le changement et dont la possibilité d'attention est de courte durée. Sur le plan opérationnel, la démarche est simple; si l'enfant est intéressé on conserve, sinon on modifie.

Avec les «Oraliens», nous ne pouvons mettre en doute l'intérêt des enfants pour l'émission. Mais celle-ci n'a pas été conçue comme une émission complète en elle-même. L'intervention du pédagogue est nécessaire pour en tirer le profit maximum, ce qui n'est pas le cas pour «Sesame Street».



TABLEAU COMPARATIF

	LES ORALIENS	SESAME STREET
DATE D'ENTRÉE EN ONDES	20 octobre 1969	10 novembre 1969
TEMPS DE RECHERCHE	6 mois	18 mois
DURÉE DE L'ÉMISSION	15 minutes	60 minutes
NOMBRE D'ÉMISSIONS	125	131
DIFFUSION	Quotidienne	Quotidienne
TYPE D'ÉMISSION	Scolaire	Éducative
MATIÈRE	Français oral	Variée
POPULATION ATTEINTE	125,000	12,000,000 ¹

1. Ce chiffre ne tient pas compte des diffusions faites à l'extérieur des États-Unis.

Sesame Street



LES ENSEIGNANTS SONT-ILS PRÊTS?

L'importance que les media (TV, Film, ordinateur) prennent actuellement à l'école va grandissante. Lorsque le professeur reçoit des contenus déjà structurés sur film ou par une émission de télévision, son rôle face à son groupe d'élèves est complètement modifié. Il a maintenant à préparer et à créer des situations permettant la meilleure exploitation possible des documents audio-visuels qui lui parviennent. Les professeurs actuels ne sont guère prêts à une telle mutation. Un tel refus à la modification de la tâche de l'enseignant est particulièrement évident dans l'attitude qu'ont manifestée la majorité des enseignants de l'élémentaire face à l'émission les «Oraliens» et les «Cent tours de centour».

Selon une enquête menée par MM. Michaud et Sirkis⁶ sur l'utilisation de ces émissions dans les écoles, les institu-

trices concernées ne parviennent pas à les intégrer à leur enseignement.

Bien que les écoliers réagissent positivement aux émissions, même si peu de classes jouissent de bonnes conditions d'écoute, les institutrices, quant à elles, se comportent comme les auxiliaires des émissions⁷. Au lieu de se servir des émissions, il semble que ce soit les institutrices qui se mettent au service des émissions en suivant plus ou moins servilement les directives du document d'accompagnement sans se risquer à prendre des initiatives. Le rapport précise qu'en général les institutrices ne parviennent pas à intégrer les émissions à leur enseignement. «L'émission constitue comme une parenthèse dans la journée des écoliers et de leurs institutrices, elle s'intègre peu au reste de l'enseignement⁸.»

Les deux enquêteurs concluent leur étude en disant que «les émissions constituent une réussite sur le plan de la popularité mais que cette réussite est moins évidente sur le plan de l'enseignement⁹.» Ceci nous permet donc d'affirmer que les sommes d'argent que l'on veut investir dans la rénovation pédagogique doivent servir d'abord à préparer les enseignants impliqués dans ces innovations et par la suite seulement, à des productions ou à l'achat d'équipement. Il ne faut pas mettre la charrue avant les boeufs.

Il n'est pas exagéré de dire que dans la recherche de nouvelles stratégies pédagogiques au Québec, les maîtres oeuvrant aux niveaux primaire et secondaire dans l'enseignement du français ont beaucoup innové avec le programme-cadre de français. C'est sur eux aussi qu'actuellement on mise pour réussir à intégrer en milieu scolaire l'utilisation des moyens audiovisuels. Leur attitude et leurs possibilités d'adaptation et de créativité vont probablement être déterminantes pour que se joue enfin la carte d'une rénovation pédagogique importante tant au primaire qu'au secondaire. Les a-t-on cependant mis dans une situation adéquate pour qu'ils puissent aisément réaliser ce que l'on attend d'eux? À vous d'en juger.

Gilles LARIN et Guy PROVOST,
professeurs en technologie de l'éducation,
Université Laval.



1. *Les Oraliens, document de présentation*, S.G.M.E., ministère de l'Éducation, gouvernement du Québec, p. 3.

2. En plus d'une distribution dans plusieurs pays de langue anglaise (Canada, Angleterre, Australie), des adaptations de «Sesame Street» et non de simples traductions ont été effectuées pour le Mexique, Puerto-Rico, l'Équateur, le Chili, le Brésil, la France, l'Allemagne, Israël et plusieurs autres pays.

cf. *Sesame Street at Five*, Children's Television Workshop, New-York, 1974, pp. 13-21.

3. *The New York Times*, (12 janvier 1970), p. 61.

4. Educational Testing Service, Princeton, New-Jersey.

5. Chu G. et Schramm W., *Learning from Television: What the Research Says*, Stanford University, Palo alto, 1967, 116 p.

6. Robert Michaud, Rubin Sirkis, «L'utilisation des Oraliens et des «Cent tours de centour» dans les écoles», S.G.M.E. Mtl, Juin 1973, 287 p.

7. Michaud et Sirkis, idem, p. 58.

8. Michaud et Sirkis, idem, p. 66.

9. Michaud et Sirkis, idem, p. 73.